

## Le génie discret des artistes médiévaux

Emmanuel LE ROY LADURIE  
FIGARO LITTÉRAIRE - ESSAIS  
01/07/1999

Le couple auguste formé au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère par le conquérant Alexandre le Grand et le peintre Apelle se situe au point de départ de la pensée d'Erlande-Brandenburg, en un bon livre de remarquable chronologie romane et gothique ; un livre qui se veut (et ce n'est point, de ma part, une critique) essentiellement conceptuel. Incidemment, et bien qu'il s'agisse d'histoire de l'art, l'ouvrage d'Erlande n'est pas du tout illustré. Il semble que l'éditeur ait voulu, ce faisant, inciter le lecteur à prendre connaissance du texte même de l'historien, au lieu que les regards du lectorat d'ordinaire se concentrent sur des reproductions d'enluminures innombrables, séduisantes, colorées, en négligeant le texte. En ce sens, la démarche « erlandienne » est assez différente de celle, tout aussi légitime, d'un Georges Duby, du reste peu cité au fil de ces 350 pages De pierre, d'or et de feu. J'ai souvenir d'une de mes tantes qui serait aujourd'hui centenaire et qui s'écriait voici un quart de siècle à peu près : « Ce soir, qu'on ne me dérange point, même pour le téléphone, je regarde Duby à la télé. » Heureuse époque de médiatisation réussie, quant à l'histoire de l'art en effet...

Nous disions donc : Alexandre et Apelle ; l'un, le monarque commanditaire qui finance, et (le cas échéant) détermine les contenus, voire les formes du tableau qu'il a en tête. L'autre, le peintre illustre, qui « fabrique » l'œuvre, et la fait géniale, à l'instar des créations fort ultérieures d'un Rembrandt ou d'un Breughel.

Mais justement la thèse d'Erlande-Brandenburg n'est pas centrée sur le talent propre du créateur, car l'époque hellénique du grand Apelle n'aura qu'un temps ; elle sera suivie d'une longue éclipse de plus de mille années. Viendra certes par la suite une reprise d'initiatives du génie propre des créateurs, à partir de la Renaissance. Mais c'est de l'éclipse médiévale justement (nul n'en sera choqué en cet été de 1999, où le Soleil a rendez-vous avec la Lune), disons que c'est de l'obscurcissement médiéval de la figure de l'artiste au profit de celle du commanditaire qu'il sera question, pour l'essentiel, dans ce texte « d'or et de feu ». Le peintre, l'architecte, le sculpteur, pendant un assez grand nombre de siècles, des Mérovingiens au Beau Moyen Âge, n'ont presque plus le droit à la parole. Métaphoriquement, on les fait manger à la cuisine. Le commanditaire trône dans la salle à manger, il donne des ordres, il esquisse avec précision les contours de l'œuvre qu'il souhaite : palais, basilique ou manuscrit à peintures. Quant au très artistique exécutant, il n'a plus en effet qu'à s'exécuter, quitte à être payé, pas toujours très bien, à la fin d'un modeste parcours, presque entièrement surdéterminé de l'extérieur : l'artiste médiéval en l'occurrence, à la limite, n'est plus qu'un artisan, certes prodigieusement talentueux dans bien des cas, et c'est déjà beaucoup, mais rien de plus.

Nos grands publics connaissent Praxitèle ou Mantegna ; mais qui se souvient, parmi eux, de Gislebertus, l'extraordinaire sculpteur du tympan du portail d'Autun, entre le linteau et l'archivolte, au temps du second âge de l'art roman ? Le commanditaire tout-puissant, ce peut être le Roi, d'origine germanique, des temps barbares ; ou bien l'Empereur carolingien « à la barbe fleurie » ; et puis l'évêque ou l'abbé d'après l'an mil ; le monarque à la Saint Louis ; le grand seigneur enfin, prodigieusement « créatif », comme sera le duc Jean de Berry, sous l'égide des Très Riches Heures qui portent judicieusement son nom, même si le duc en question n'est que partiellement responsable de la « graphique » de ce superbe manuscrit.

Pour en revenir à l'Antiquité tardive, qui constitue l'un des points de départ de la pensée d'Erlande-Brandenburg, le commanditaire est éventuellement démultiplié : l'empereur de Rome, très affaibli, ou même anéanti par la décadence due aux invasions, sera dorénavant relayé, de ce fait, par ses anciens agents des grandes villes de province. Ainsi, à Narbonne, où la première cathédrale, celle du très Haut Moyen Âge, fut l'œuvre simultanée de l'évêque (pour les mosaïques) et du préfet impérial, dès lors qu'il s'agissait du bâtiment proprement dit. L'évêque et le préfet s'en remettaient bien sûr à l'architecte, dès lors qu'ils avaient conçu le projet d'église initial avec toute la précision nécessaire. Nos préfets actuels, si contestés parfois (peut-être à tort) et qui sont les lointains successeurs des *prafecti* de l'Ancienne Rome, en prendront-ils de la graine ?

De pierre et de feu nous donne un bel exemple, classiquement médiéval cette fois, de tels processus : il s'agit pour le coup des plaques émaillées qui revêtaient l'ambon (tribune ouvragée pour la lecture de l'épître et de l'Évangile), l'ambon d'un monastère autrichien, pièce unique, et datée du XII<sup>e</sup> siècle. Ces plaques furent soigneusement planifiées par les commanditaires qui n'étaient autres que les religieux de ce monastère et plus spécialement leur prieur, un certain Wernher. Tout avait été prévu : les moines fournissaient à l'artiste le dessin de chaque plaque, avec les couleurs à utiliser, autrement dit les servitudes étaient strictes auxquelles bien peu d'artistes créateurs, aujourd'hui, accepteraient d'obtempérer aussi littéralement.

Mais l'artiste, en ce temps, était un homme aussi modeste qu'habile, un personnage de grand talent, Nicolas de Verdun qui fut aussi l'auteur d'une admirable chasse de Tournay et de la chasse des Rois mages à la cathédrale de Cologne. Se conformant aux indications de ses « patrons » du monastère, il put développer sur l'ambon, le thème passionnant (toujours actuel ?) des trois phases de l'histoire de l'Humanité : le temps d'avant la Loi (*ante legem*) antérieurement à Moïse ; le temps de la Loi (*sub lege*), de Moïse au Christ ; et le temps de la Grâce (*sub gratia*), à partir de l'avènement du Messie. Thème toujours actuel, disions-nous, puisque notre époque, comme l'a bien montré le cardinal Lustiger, tend en effet à se placer derechef sous le signe de la Loi, biblique en l'occurrence, en lieu et place de la Grâce, aujourd'hui quelque peu dévalorisée.

C'est, bien évidemment, la Renaissance italienne qui, dans le domaine de l'art, ouvre enfin le temps des monstres, des « monstres sacrés » bien entendu : ces personnalités puissantes parlent d'égal à égal avec les plus grands, et leur vie d'artiste s'écoule à mainte reprise comme un roman au point qu'il n'est pas permis, en certains cas, de rêver comme ils ont vécu. Existences narcissiques et qui sont, par elles-mêmes, des œuvres d'art (voyez *Les Mémoires de Benvenuto Cellini*). On est bien éloigné dorénavant de l'époque des commanditaires médiévaux qui faisaient, eux, la pluie et le beau temps, aux dépens de l'artiste. On songe inévitablement, s'agissant de l'âge moderne, à la biographie d'un Bernin traitant de pair à compagnon avec les rois et les papes de l'âge baroque. Ni Gislebertus, ni Nicolas de Verdun, dont la créativité puissante n'avait d'égale que la discrétion anonyme, n'auraient eu l'audace de se comporter de la sorte, face aux potentats du XII<sup>e</sup> siècle...



Charlemagne, commanditaire de la construction de l'église d'Aix-la-Chapelle.

(Photo Rue des Archives.)

---